

Sur le ring avec Daniel Rondeau

L'auteur de *L'Enthousiasme et des Vignes de Berlin* évoque dans le récit *Boxing-club* sa passion et sa pratique du «noble art», mais aussi bien d'autres choses. Emballant.

Précisons d'emblée qu'il n'est nul besoin d'être un passionné ni un spécialiste de la boxe pour lire et savourer le dernier livre de Daniel Rondeau. Lui-même avoue avoir été frappé par cette passion «sur le tard et sans avertissement», voici une dizaine d'années, à l'âge de cinquante-six ans. C'est d'abord dans la grange de sa ferme en Champagne que l'écrivain a fait ses premiers entraînements en compagnie de Jérôme Vilmain, le coach du Boxing-club d'Épernay. Puis, l'initiation continua dans la salle de ce «club modeste, comme il en existe sans doute beaucoup d'autres en France aujourd'hui, mais riche d'un palmarès étonnant et où règne un esprit singulier.»

Cet état d'esprit, on le découvre sur les pas donc de Jérôme Vilmain, par ailleurs ouvrier de cave, qui s'efforce avec ses élèves de «pénétrer leur cœur sans les vexer». Parmi ceux-ci, voici Jean-Michel Hamilcaro, maçon et professionnel depuis 2006, ou Amira Hamzaoui, deux fois championne du monde, qui doit cependant travailler dans les vignes pour vivre. Il y a aussi des destins brisés ou en suspens comme Maye Cissé, ancien espoir, «un jeune boxeur inspiré et solaire» qui eût une main traversée par une balle en s'interposant dans un règlement de comptes.



DANIEL RONDEAU, JEAN-MICHEL HAMILCARO, AMIRA HAMZAOU, GEORGES BEAUPUIS ET JÉRÔME VILMAIN.

Intégration et désintégration

Daniel Rondeau décèle dans ce sport – que l'on pourrait qualifier finalement de «collectif» – des vertus inattendues : «La boxe est riche en émotions, mais la cour-

toisie des boxeurs (leur tendresse parfois, sans parler des manifestations affectueuses des coachs pour leurs boxeurs) est toujours impressionnante, parfois bouleversante. Elle appartient à

la séduction et à la déraison de la boxe. À sa nature paradoxale, ce mélange de sauvagerie et de noblesse, qui façonne son mystère.» On songe parfois à la lecture de *Boxing-club* au *Million Dollar*

Baby d'Eastwood (la tragédie en moins) et au recueil de nouvelles de F.X. Toole, *La Brûlure des cordes*, dont le film est adapté. Même humanité brûlante, même pudeur des sentiments.

Évidemment, à travers la boxe, ce récit nous parle de bien d'autres choses, par exemple avec une évocation du champion franco-iranien Mahyar Monshipour aux yeux duquel l'amour de la France est une chose sérieuse et sensible à la fois qui va de la Sécurité sociale au général de Gaulle. Ailleurs, on entrevoit le quotidien «de jeunes musulmans vivant dans les cités et abonnés à de curieuses bibliothèques tournantes qui ne leur proposent qu'un assortiment explosif de livres nazis, anticolonialistes et antisémites.» Intégration et désintégration sont à l'œuvre. On ne sait encore qui remportera le combat.

«Les qualités des boxeurs (courage, lucidité, vitesse, humilité, endurance) constituent un apanage auquel nous devrions tous aspirer», écrit Daniel Rondeau. Cette leçon de vie est offerte à qui veut la prendre. La décence ordinaire des êtres que décrit l'écrivain donne des raisons de ne pas désespérer du vieux pays, de ne pas jeter les gants. Au *Boxing-club* d'Épernay, on est chez nous.

Christian Authier

BOXING-CLUB, Grasset, 135 p.

Les vies rêvées d'un homme ordinaire

Entre le conte et la satire, Patrice Jean signe avec *Revenir à Lisbonne* un roman sur le mensonge et une imposture amoureuse.

Quand tant de romans avancent martialement avec leurs grands «sujets» en bandoulière, le troisième de Patrice Jean, après *La France de Bernard* et *Les Structures du mal*, fait souffler un peu d'air frais, pratique le pas de côté et le changement de perspective. Dès les premières pages, le ton goguenard avec lequel l'écrivain narre les événements très ordinaires que traverse son héros (séance bricolage et soirée crémaillère chez un ami) se mêle à la prose altière d'extraits du *Traité de l'honnête homme du XXI^{ème} siècle*. Ce manifeste, signé par un mystérieux Lorenzo de Lenclos qui serait né en 1938, est le livre de chevet de Gilles Ménage qui y puise des enseignements paradoxaux. À la suite d'un qui-proquo, Gilles, quarante-six ans, divorcé, professeur d'histoire, est pris pour un maçon par la charmante Armande, chargée de la programmation



d'un centre culturel. Aux yeux de l'intellectuelle, rien n'est plus séduisant qu'un «manuel» et le faux maçon va donc se glisser dans la peau d'un autre, s'inventer une nouvelle vie...

Revenir à Lisbonne possède les atouts du conte moral comme de la satire. Au premier, il emprunte les renversements de situation et une certaine cruauté. À la seconde, la drôlerie et le trait

qui fait mouche. Les postures des bien-pensants narguant des ennemis imaginaires ou des tyrannies éteintes nous sont bien connus, mais on ne se lasse pas du spectacle de ces précieux ridicules se grisant «de réprobation morale comme un ivrogne se soûle avec une bouteille de mauvais vin».

Ce roman sur le mensonge et l'illusion fait, comme annoncé, un détour par Lisbonne à la recherche d'une jeune fille d'autrefois ayant joué, elle aussi, avec les faux-semblants. Des surprises sont à venir. Patrice Jean ne pouvait trouver meilleur décor que la ville de Pessoa, où certains attendent le retour d'un roi caché, pour cette histoire d'usurpation d'identité qui se conclut par : «Lecteur, passe ton chemin.» Ne suivez pas ce conseil.

C.A.

REVENIR À LISBONNE, Rue Fromentin, 200 p.

Bonnes nouvelles

Un recueil de nouvelles d'Erwan Desplanques, *Une chance unique*, varie les tons en faisant entendre une petite musique très personnelle.

Après un premier roman tout en finesse, *Si j'y suis*, paru en 2013, Erwan Desplanques investit un genre hélas boudé par les éditeurs hexagonaux. Les dix nouvelles d'*Une chance unique* varient les tons, bifurquent parfois vers l'absurde ou le loufoque, cependant la plupart des personnages partagent une certaine lassitude et la tentation de la fuite. Ils ont envie de changer de route, de prendre la tangente, de s'ouvrir au domaine du possible. On croise ici un quinquagénaire qui prend en stop deux étudiantes, un père divorcé et son jeune fils, un plongeur qui récupère des balles de golf au fond des étangs, un journaliste parti sur les traces de l'assassin de Jaurès d'Ibiza à Reims...

L'inquiétude pointe le bout de son nez, la tragédie est sur le point de s'inviter, mais l'auteur nous épargne les effets faciles et les chutes spectaculaires. Il joue sa partition mezzo voce, ménage les silences, sans chasser l'humour ou la note houellebecquienne : «Dehors, une tripotée d'enfants couraient sur le sable.

Les gens ne se rendaient plus compte, chacun en faisait deux ou trois dans sa vie, puis très vite ça vous remplissait une plage.» Il y a là des coups de fil auxquels on ne répond pas, de vieux amis que l'on n'a pas vus depuis très longtemps, le souvenir de disparus. Les titres de certaines nouvelles – *Un garçon prometteur*, *Un type en or* – sont trompeurs. Derrière la banalité affichée palpitent des secrets, des aveux non formulés, des regrets. Pour autant, *Une chance unique* distille une douceur légèrement euphorisante, un désenchantement enchanteur.

Sous la plume d'Erwan Desplanques, même le spleen sait se tenir : «J'écoutais les gens discuter au comptoir. Parfois, j'avais le pressentiment que tout allait bientôt disparaître, les journaux, le socialisme, mais que ces conversations resteraient à jamais, ces liens entre les êtres qui figuraient désormais l'absolu de toute vie. Je me mis à marcher de plus en plus souvent dans la ville. À élargir le périmètre de mes promenades,



croisant de plus en plus d'amis de jeunesse. Globalement, ils n'avaient pas trop changé. Je me souvenais qu'à l'époque, notre seul souci était de continuer à vivre tel que nous vivions, et ce le plus longtemps possible. Devenir de vieux enfants, voilà l'idée qu'on se faisait de la réussite. La plupart d'entre nous y étaient parvenus.» Le recueil s'achève avec une évocation lumineuse du cinéaste et biologiste de la faune sous-marine Jean Painlevé. Belle conclusion.

C.A.

UNE CHANCE UNIQUE, L'Olivier, 155 p.